



Gruissan d'Autrefois



Juillet 2023

N° 414

De la Vendée à la rue Passenaud

Je suis entrée à l'association depuis 2017 en tant que distributrice N°8 desservant le Clôt de l'Estret et La Fontaine pour 32 adhérents.

Très vite, j'ai voulu intensifier mes activités au sein de l'association en rédigeant des articles pour la revue, en aidant à la rédaction des comptes rendus de séances de travail et en créant « Danses d'Autrefois ».

Je suis devenue Vice-présidente en 2019 et je suis heureuse de contribuer à la diffusion du Patrimoine gruissanais.

Je vais vous raconter ma vie en famille pendant mon enfance et adolescence.



1951 Mes parents pas encore mariés



1960 Escapade à Marseille pour accompagner leur neveu Jean-Pierre quand il s'était embarqué sur la Compagnie Paquet.



Août 1969 : Repas de famille avec Papé André, Marie, Mamé Céline, mon père Léon et Louise

(Marie et Louise sont mes sœurs)

J'ai vécu rue Marceau donc à la Vendée jusqu'à l'âge de 6 ans. Nous étions mitoyens avec mes grands-parents, André et Céline LAFFAGE.



1955 Ma mère et moi à 1 an.

Les femmes avaient un rôle important que ce soit pour les tâches ménagères quotidiennes, les enfants, la lessive à la main, la vente du poisson de leur mari ou le tri de la pêche. C'était une vie assez austère éloignée des rêves de cadeaux ou de plaisirs coûteux. En ce temps-là, il n'y avait pas de petits secrets entre voisins et les commérages allaient bon train. Il y avait toujours des gens pour faire des raisonnements et des « qu'en-dira-t-on »

Les lieux de rencontre des femmes étaient les lavoirs, les épiceries et les boulangeries. Elles y échangeaient ou apprenaient les dernières nouvelles du village.

Et pour nous les enfants, il y avait la rue.

Pendant les vacances, mes parents nous faisaient participer à quelques tâches ménagères : débarrasser la table, faire la vaisselle et balayer. Si nous étions d'accord pour aider, parfois l'appel de la rue nous séduisait davantage. Lorsque ma mère constatait notre départ, elle saisissait la bise (sarmant de vigne) accrochée avec un morceau de laine au gond d'une porte et elle nous retrouvait au lavoir de la Vendée avec nos cousines en train de jouer. Quand on la voyait arriver avec les mains derrière le dos et l'allure vive, on comprenait que la bise serait pour l'une ou l'autre. Alors Marie et moi, tentions de lui échapper, en prenant chacune un trottoir en courant pour esquiver cette bise (1). Mais toujours une de nous deux se faisait prendre et c'était douloureux. Ma mère utilisait peu la « bise », mais lorsque nous l'avions poussée à bout, il lui arrivait de la casser sous le choc. Il ne restait plus qu'à la remplacer. Elle ne coûtait rien !

L'été, à la veillée, nous étions tous dehors sur des chaises que l'on sortait pour bavarder jusqu'à la nuit ou jusqu'à ce que les moustiques « nous chapan » (2). Parfois les grands-mères nous demandaient d'aller chercher des glaces chez Paulette ou chez Rosette, elles étaient faites maison avec des parfums simples : caramel, chocolat, vanille.



1962 Marie et Colette.



Comme je l'ai dit plus haut, les cadeaux n'étaient pas courants. Un beau jour, mon père arriva du salin de Campagnol avec un vélo. Un petit vélo rouge, avec des pneus assez épais, il me semble qu'il n'avait pas de freins. Vu la hauteur, mes parents décidèrent qu'il serait pour Marie.

Je ne me souviens plus comment nous avons appris à monter en vélo, ni comment j'ai négocié pour m'en servir. En tout cas, dans le village on disait « tè, les petites Laffage » et nous roulions toutes les deux sur le vélo : Marie assise sur la barre du milieu, les pieds sur la fourche et moi sur la selle, je pédalais. Quand ça me prenait, j'allais vite, c'était un vrai plaisir, mais la pauvre Marie assise sur la fourche, ressentait toutes les secousses quand il y avait des trous dans la chaussée et surtout les ruisseaux qui traversaient pour amener les eaux usées dans l'étang (pas de tout à l'égoût en ce temps-là). On l'a gardé longtemps ce vélo.

Un peu avant l'été, mon père dès que le temps le permettait allait « tascar »(3) avec de vieux pataugas consolidés par une semelle en liège et des clous de 5 cm de hauteur pour attraper du poisson plat (turbots, plies, et soles). De temps en temps, il allait faire des tenilles, tout cela était délicieux car bien préparé.

(1) En Gruissanais « Elle fissait » - (2) Nous dévorent - (3) pêcher le poisson plat, armé d'une fouïène



1962 Colonie de vacances des Salins avec Louise Masdeville, Colette et Marie.

Pour que ma mère soit moins fatiguée, pendant les vacances d'été, mes parents eurent l'idée de nous envoyer en colonie avec les salins. En ce qui me concerne, ce fut dur. Marie l'a mieux supporté que moi. On faisait des activités manuelles avec du raphia, mais aussi des jeux, et des chants.

Nous avons ensuite déménagé, nous sommes allées rue Passenaud.

La maison était grande mais sans WC ni douche. Maman allait jeter le « jule » à la vendée et nous nous lavions dans l'évier avec le gant de toilette.

Lorsque la dernière de la fratrie Louise est arrivée, j'avais 8 ans et Marie 6 ans. Mon père décida alors qu'une machine à laver était nécessaire. C'était une semi-automatique. Il fallait, une fois le lavage terminé, changer de tambour pour passer au rinçage et à l'essorage. C'était un progrès en comparaison du lavage à la main.

Quand arrivait le mois de mai, nous partions à vélo ma mère, Marie et moi, mon père avec Louise sur la mobylette pour aller en famille aux douches du salin de Gruissan. C'était un bon moment familial.



1966 Lundi de Pâques Léon, Mimi, Colette, Marie, Louise

Et puis le temps a passé, et nous avons déménagé à la cité du Grazel, premier lotissement social à Gruissan en 1970. Le confort s'offrait à nous : des wc, une douche, une sonnette, une cuisine et une salle à manger éclairées par le jour et le soleil. Notre vie a changé du tout au tout. J'avais 14 ans, s'en est suivie une autre tranche d'histoire qu'éventuellement je vous raconterai à l'occasion d'un autre évènement.